

Fable fraternelle

AVEC MODESTIE, TENDRESSE ET BRIO, ADRIEN LE BIHAN PLACE SES PAS DANS CEUX DE JACK KEROUAC. AVEC LA MER ET LA BRETAGNE EN PARTAGE.

Kerouac, Le Bihan : deux patronymes qui claquent au grand vent du large. Jean-Louis Le Bris de Kerouac (1922-1969), dit Jack Kerouac, fut sacrément obsédé par le sien, n'hésitant pas à le retoucher jusqu'à s'inventer une lignée de nobles bretons. Prénommé Jean-Louis, surnommé Ti-Jean, l'auteur de *Sur la route* est né à Lowell dans le Massachusetts. Son père, Léo-Alcide Keroak, natif du Québec d'une famille venue de Bretagne mourra comme son fils d'une maladie du foie. Jack a beaucoup boulingué, a même été marin, comme Albert le père d'Adrien Le Bihan, qui lui est né à Marseille, originaire de Bretagne et dont la mère est une ilienne de Majorque.

Professeur d'histoire et géographie, Adrien intègre l'Alliance française et sillonne le monde (Madras, Tachkent, Vienne, Cracovie, Zagreb, Tananarive, Barcelone...). Auteur de journaux, récits, essais, enquêtes littéraires, biographies (de Gaulle, André Gide, George Sand, James Joyce, Isaac Babel), il va mêler pour ce treizième opus des recherches sur ses propres ascendants et ceux de Kerouac. Comme un chœur de sax, une chaîne d'ADN, les deux lignées vont se rapprocher, se frôler, tourner. En même temps, Le Bihan traque Kerouac de sa ville natale à San Francisco, New York, Tanger, Paris et même Marseille, mais aussi dans ses écrits, les livres qu'il a lus... Il rejette la polémique qui présente l'auteur des *Clochards célestes* comme quelqu'un qui, le succès aidant, se serait carrément renié. De chef de file de la Beat Generation, ayant brûlé la vie par bien des bouts, pratiqué le dérèglement de tous les sens, il prendra effectivement des postures conservatrices, nationalistes, pro-guerre du Vietnam que l'abus d'alcool accentuera. Il préfère le décrire dans un style vif, lyrique, syncopé, comme un être fragile, sensible, un lecteur éperdu, un écrivain intuitif, hanté, en proie à ses démons. Un frère. De sang ? De plume ? De route ?

À *Big Sur* : « *Chaque soir vers vingt heures, son dîner expédié, il enfila son grand suroît et, muni d'un crayon et d'un carnet, rejoignait sa cachette face à "l'abîme sans fond qui fait rage". Tel Théotormon, le chaste héros de Blake tourmenté par Dieu, il reste assis "à la lisière de l'Océan, s'entretenant avec d'affreuses ombres". Il écoute, transcrit, traduit les borborygmes marins. L'eau qu'il contemple est habitée. Les vagues écumeuses lui collent de mouvantes "gueules blanches". Les rochers noirs épars dans la baie ont des lèvres qui bavent. "Linçeurs de la mer lugubre", ils drapent des corps humains. »*

Dans les cours de récréation de la littérature, on s'échange souvent les images de Kerouac. Plus sérieusement, pourquoi Kerouac suscite-t-il autant d'attraits ?

En 1948, pour grappiller quelques dollars d'une loi aidant les soldats démobilisés, Jack s'inscrit à la New School de New York et, tandis qu'il voit le bout de *The Town and the City*, qui paraîtra en 1950, il entame *Sur la route* dont chaque mot qu'il écrit lui

semble une insulte à cette École et à toutes les autres. Il va au cours d'Alfred Kazin, se lie avec lui. Le prof ne paraissant pas enthousiasmé que Jack se veuille écrivain, celui-ci dans son Journal prend date : « *Attends un peu qu'il lise ce que j'ai fait.* » Mais Kazin, devenu critique réputé, éreintera son ancien étudiant, le renverra à la cour de récréation de la littérature. Tant mieux ! Car là nous le rejoignons plus facilement. Et quel pouvoir de séduction sur son visage ! Burroughs a bien défini ce qu'il exprime : « *la capacité de Jack d'être renfrogné sans être hostile.* »

Qu'est-ce qui vous a poussé à écrire ce livre ?

À l'origine, il y a la mer. Je suis étonné que dans le poème final du roman *Big Sur (Bruits de l'océan Pacifique)*, on ne remarque guère la fugace apparition, dans un vers en français, d'un auteur inattendu : « *Parle, Poissons, Loti.* ». Je lis donc avec les yeux de Jack les pages de Pierre Loti sur l'immersion de son frère dans l'océan Indien, ce qui m'inspire un petit texte, « *Loti parlera poissons* », pour la revue marseillaise *Le Midi illustré*. Le second clic, près de vingt ans plus tard, c'est en 2011 le premier roman de Jack, jusque-là inédit, *The Sea is my Brother*, le roman disparu qui à son tour émerge. Mon titre, et mon désir d'un livre qui lui corresponde, viennent de là.

Pouvez-vous parler des conditions de cette (en)quête ?

La quête, le Graal, l'enquête, Sherlock Holmes : Kerouac ne craint pas de les associer dans sa recherche de ses ancêtres bretons. Penchant plutôt pour le détective, j'ai suivi Jack à la loupe sur ses navires, dans ses lectures et ses élucubrations mystiques ou généalogiques. De mes souvenirs d'un bar du port de Marseille, j'ai repêché un homonyme de son ami, le sulfureux Lucien Carr. Une fois que vous tenez la bonne bibliothèque, le bon bistrot au bord de la mer et le catalogue des vaisseaux, vous êtes prêt pour le voyage.

Quelle est la part de fiction dans les généalogies, les rapprochements, entre vos deux familles ? Il y a là quelque chose de magique, d'inouï !

Quand j'ai appris d'un ouvrage de Patricia Dagier que mon nom devrait figurer dans les biographies de Jack et dans les pages d'encyclopédies qui lui sont consacrées, j'ai eu la même réaction que vous. J'en ai suivi sa piste bretonne avec plus d'entrain. J'ai cherché l'endroit où nos origines pourraient se mêler, non sans me souvenir que si Jack pouvait changer de nom, je le pouvais aussi, et la manœuvre se retournait contre moi. Les secrets nichés dans les arbres généalogiques réservent autant de pièges que de bonnes surprises.

Est-il possible d'évoquer uniquement Jack Kerouac tant une grande partie de sa vie et de son œuvre est pratiquement communautaire (Cassady, Ginsberg, Burroughs, etc.) ?



Adrien Le Bihan

Jack appartient à un groupe vaste et mouvant. Il en est même littérairement, contre son gré, une sorte de chef de file. Burroughs et Ginsberg ne cachent pas ce qu'ils lui doivent. Mais lui, par jeu, défi ou amitié, reconnaît sa dette envers un personnage qu'il a en partie inventé, Neal Cassidy, alias Dean Moriarty, dont on ne peut pas dire que le peu qu'il a produit ressemble à du Kerouac. Pour citer de nouveau Burroughs : « *Tout écrivain passe la plupart de son temps seul à écrire. Et c'est ainsi que je me souviens de Kerouac – comme d'un écrivain qui parlait d'écriture ou qui était assis dans un coin tranquille avec un carnet.* » Vers la fin de *Sur la route*, Dean et Sal Paradise roulent au Mexique. Dean, au volant, s'exclame : « *Personne n'est jamais seul dans ce pays* », puis il s'endort et c'est Sal qui conduit : « *J'étais seul au volant de mon éternité et la route filait droit comme une flèche.* » La communauté des beatniks est plus héritière de Dean que de Paradise- Kerouac.

Le crime dans lequel Kerouac est impliqué indirectement est-il un élément important dans le revirement de sa vie ?

Je ne vois pas de revirement, politique ou autre, chez Kerouac, seulement la grande rupture de style entre *The Town and the City* et *Sur la route*, à laquelle le meurtre de 1944 est étranger. Légitime défense ou pas, Lucien Carr trucidé Kammerer d'un coup de couteau et Jack l'aide à ne pas écoper d'une trop lourde peine. Après sa sortie de prison, le Journal de Jack les montre se souillant au cours de nuits démoniaques. Jack, dans les vapeurs de l'alcool, tenait Lucien pour un ange de la mort, et il aimait son nom, plus répandu que le sien dans les pays celtiques. Mais Lucien finit par le décevoir et celui-ci s'irrite que son affaire ne soit pas oubliée. Bien avant la *Route*, Burroughs et Kerouac s'en sont emparés pour composer à quatre mains *Et les hippopotames ont bouilli vifs dans leurs piscines*, qui ne sortira qu'après la mort des deux auteurs et du héros. Mais le fait divers remonte à la surface de leur vivant dans plusieurs œuvres de Kerouac. Passionnantes métamorphoses d'un meurtre.

La deuxième partie de la vie de Kerouac est souvent moquée (alcoolisme, vie avec sa mère...) Vous semblez le respecter dans tous ses errements, toutes ses convictions ?

Après la *Route*, Jack est propulsé sur le devant de la scène, certains ne le supportent pas et lui pas davantage, ce qui l'amène à se présenter ivre sur les plateaux de télévision. Un grand écrivain américain porté sur l'alcool, ce n'est pas original, mais sous prétexte d'alcool, c'est le statut de grand écrivain qu'on lui refuse. Et le voilà pris entre deux feux, car ceux qui le charrient à cause de sa mère sont des gens qui se sont crus ses disciples en faisant du stop. Ils ne distinguent pas entre le macadam et la route sur le papier, ne reconnaissent pas dans le fameux rouleau de 36 mètres de long une métaphore matérialisée à l'extrême de la route infinie, ne comprennent pas que pour le remplir il a eu besoin de calme. Et que ses errements, occasionnels ou durables, ont pour principale fonction de soutenir sa volonté d'écrire. Son bouddhisme est une rêverie porteuse d'écriture, un thème aux tonalités variables.

Du fait de vos fonctions, de vos voyages, de vos écrits, vous aussi avez été sur la route. Vous pouvez la décrire ? Votre route a-t-elle des ressemblances avec celle de Kerouac ?

Pour le paraphraser : il part à la recherche de quelque chose qu'il ne trouve pas vraiment, et se perd sur la route, et refait le trajet en sens inverse dans l'espoir de quelque chose d'autre. Ce n'a pas été mon cas puisque je voyageais pour des raisons professionnelles. Mais dans l'Inde du Sud et en Pologne, j'ai eu la chance d'avoir, pour les services culturels, des métiers itinérants qui laissaient une large place à l'improvisation et à l'imprévu. Et j'ai croisé l'ombre de Jack à Tanger, à Marseille (La Joliette) et dans le train qui me conduisait à San Francisco.

George Sand, André Gide, Joyce, Babel et aujourd'hui Kerouac sont des figures de vos livres. Entretenez-vous un rapport prométhéen à la littérature ?

Autobiographique, plutôt. Le *George Sand* lave une île qui m'est chère des injures propagées par *Un hiver à Majorque*. Cette île resurgit dans un de mes Joyces. Le Gide naît d'une promenade effarée sur un chantier parisien où se manigance une rue indigne de lui. Je ne me serais pas lancé dans une biographie d'Isaac Babel si je n'avais pas vécu en URSS. *Mon frère, Jack Kerouac* incorpore l'autobiographie à la biographie.

...

... Avez-vous déjà écrit en rouleau, en continu comme Kerouac ?

Les seuls rouleaux que j'ai utilisés sont des enregistrements pour phonographe du grenier d'une arrière-grand-mère. On y entendait Caruso, très très loin, chantant *Che Gelida Manina*. Impatience ou paresse, je n'aurais pas produit beaucoup s'il m'avait fallu serrer entre les doigts, pour toute arme, un crayon ou un stylo. Ma formation d'historien et la machine à écrire portative, puis l'ordinateur, ont battu en brèche mon penchant initial pour le discontinu. Mais une condamnation au continu selon Kerouac me serait fatale. Attentif aux sons, je m'interromps pour imprimer et rectifier afin de ne pas perdre de vue le sens, dont l'écran n'est pas un allié très sûr. Dans la tête de Jack, la fusion du son et du sens était devenue naturelle. Écoutez-le dire, accompagné au piano par Steve Allen, « The Sounds of the Universe Coming in my Window ».

Il y a forcément une dimension musicale dans les écrits de Kerouac ainsi que dans votre ouvrage. L'avez-vous écrit en écoutant du jazz ?

Non, mais j'écoute les émissions de jazz de France Musique. L'une d'elles empruntait son indicatif à *Let's Not Waltz Tonight*, par Zoot Sims, un des musiciens préférés de Jack. Une autre m'a révélé l'album de Mark Murphy, *Bop for Kerouac*, où quelques lignes des *Souterrains* rappellent avec quelle maestria Jack, fasciné par la belle Mardou Fox, y joue de sa prose en duo avec Charlie Parker.

Quelle fraternité éprouvez-vous pour Kerouac ?

Je n'ai jamais été beatnik : c'est peut-être un point commun. Depuis que j'ai fait sa connaissance, à tout âge où je le lis, j'ai l'impression d'avoir son âge. Je partage sa folie des noms. J'ai une fraternelle affection pour lui quand il pratique son baseball solitaire avec des cartes de sa fabrication. Ou quand il écoute seul la nuit les voix de la mer à Big Sur. Je suis touché qu'il se dise à 27 ans : « *Quand mon livre se vendra, regardant en arrière, je verrai peut-être celui que je suis aujourd'hui du même œil que nous voyons les pionniers d'autrefois dans le désert.* »

Recueilli par Dominique Aussenac

Mon frère, Jack Kerouac, d'Adrien Le Bihan, Le Temps qu'il fait, 144 pages, 16 €

Pays perdu

DANS UN RÉCIT POLYPHONIQUE, PATRICK DA SILVA TIRE LES FILS D'UNE MÉMOIRE INTIME.

Patrick Da Silva raconte qu'enfant, il aimait les histoires, qu'il lit parce qu'on lui a lu. Mais qu'il n'y avait pas beaucoup de livres à la maison. Et que les histoires à entendre, c'était à la messe, le dimanche matin. Il y a dans *Et filii* des histoires et du contemplatif, de la messe et de l'écriture. Du temps à prendre et à donner. « *Me suis assis sur les rochers. Dans mon dos la forêt comme une coulée de lave froide que le lac aurait figé dans son élan, comme une bête, froide tout autant, gigantesque, antédiluvienne. (...) À chaque fois, auprès du lac, me saisit ce vertige de l'invisible et de l'immémorial. Toutes ces vies qui dans les siècles et les saisons et les lunes, un instant sont venues ici, très précisément et ont bu de cette eau-là, se sont trempées dedans et par cela, sans se voir jamais ni se connaître, se sont liées l'une à l'autre, secrètement, indissolublement. (...) Ai repris le chemin, par le nord, ai fait le tour du lac.* »

Il y a aussi et surtout ces voix qui s'élèvent, comme on va à confesse, sans le silence de l'église. Un promeneur et ses rencontres, un marcheur et ses paroles entendues. Mises bout à bout, elles forment le portrait composite d'un drame et sa communauté. Des silences qui étouffent. Des non-dits oubliés. Des trop-dits mal écoutés. Les semaines sans, il affiche la sagesse relative d'une Épître du jour. Le dimanche, comme il se doit.

Il est là, le presque prêtre qu'on croit longtemps policier ? enquêteur ? privé ?, marcheur solitaire, pêcheur aux poissons du petit matin. Il est là, et il se tait. Il écoute. Il ne note ni n'enregistre. Et tous viennent à lui. Trop vite ou à reculons, avec esprit ou résignation. Amertume ou fatigue. Tous ont quelque chose à dire, à dénoncer, à exorciser. Et à le regarder écouter, on recompose progressivement ce tableau que lui sait. Il y a l'usine, qui a fermé. Le monde rural, qui s'oublie. La misère, qui s'installe. Il y a coup sur coup assassinats, incendie, suicide par pendaison. Il y a la vie, comme elle passe et se complique.

Et puis les mots. Patrick Da Silva écrit comme on parle, comme on pense, pour soi-même, par bribes et par éclats, par ré-

miniscences et mélanges. Lire *Et filii*, c'est débrouiller un écheveau de mots qui filent. Et alors, vraiment, on entend les voix de ceux qui parlent. Leurs accents et leurs souffles. Leurs respirations. Leurs hésitations, leurs silences. Leurs éducations. Chaque langue est quelqu'un, quelqu'une. Les mots se mêlent et le texte prend corps et vie. Avec encore, cette poésie, intime et triste, nostalgique et riieuse, du quotidien dit sans fioritures. Avec juste ce qu'il faut de retenue. « *Ils sont là, ces minus, ils s'y accrochent à leur petite vie et ils s'incrument dans le pays. Pardi, s'ils n'y sont pas nés ils y ont fait leur trou, y ont construit leur maison ou l'ont retapée, tout ça en se faisant une ardoise à la banque pour quinze ou vingt piges. (...) Ils n'en ont pas assez sué pour en avoir le droit ? Parce qu'ils sont ouvriers et de la cambrouse par-dessus le marché, il aurait fallu qu'ils restent au Moyen Âge ? Que leurs mômes restent au Moyen Âge ? Non ! Ils sont comme tous les parents, pour leurs gosses ils veulent le meilleur, qu'ils soient heureux, au moins contents, suffisamment contents ; (...) Ils sont vivants, ces minus et ils veulent vivre avec leur temps leur petite vie à eux dans leur petit pays à eux.* »

On ne peut pas raconter *Et filii*. Il faut s'y plonger, se laisser porter par les mots, les bribes, les raccords et les hésitations du texte. Comme on irait s'immerger au fond d'un petit pays. Il faut aller à la rencontre des personnages, et les saisir, avec leur simplicité apparente, leur réelle complexité. Leur humanité.

Julie Coutu

Et filii, de Patrick Da Silva
Le Tripode, 300 pages, 19 €